

Zeitschrift: Édicateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 57 (1921)
Heft: 26

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : LOUIS MEYLAN : *Amiel éducateur. (Suite.)* II. *Un programme d'éducation nationale.* — PIERRE BOVET : *L'espéranto à l'école.* — PARTIE PRATIQUE : G. PAYER : *Le chêne (dessin).* — LES LIVRES. — PARTIE NARRATIVE : J. BACHOFEN-ALBARET : *Travail pour M. Duvillard ou observation psychologique d'un enfant.* — TABLE DES MATIÈRES.

AMIEL ÉDUCATEUR

II. — Un programme d'éducation nationale.

L'homme qui a aidé imperceptiblement à l'œuvre du monde a vécu ;
l'homme qui en a pris quelque peu conscience a vécu aussi.

(*Journal intime*, 2 avril 1864.)

...de quoi les Etats, surtout les Etats républicains, ont-ils besoin, avant tout, sinon d'hommes ? Et qu'est-ce qui fait les hommes, sinon d'un côté l'énergie virile, et de l'autre la culture vraiment humaine ?

(*Rapport* lu dans la séance de l'Institut national genevois du 22 décembre 1856.)

La vie d'Amiel ne fut pas aussi exclusivement vouée à la méditation et à l'introspection que les fragments publiés de son *Journal intime* peuvent le faire penser. Certes, ce n'est pas par ce qu'il a fait — au sens restreint du mot — qu'il a surtout mérité de passer à la postérité ; son originalité est, au contraire, dans son incoercible préférence pour la « vie théorique », dans son aptitude à comprendre « par le dedans » les états d'âme les plus opposés, et à « reproduire en lui par la sympathie » les formes les plus diverses de l'être. Néanmoins, cet esprit « dépersonnalisé », cet homme qui se demandait un jour « s'il était seulement bien sûr d'être un Européen », n'a pas pensé qu'il eût le droit de se soustraire à l'obligation d'agir ; il s'est proposé sérieusement d'exercer une influence sur ses concitoyens et de collaborer ainsi à l'œuvre commune d'éducation nationale. C'est ce qui ressort de la lecture des essais publiés par lui (essais tombés dans un oubli profond et en partie mérité), de ses *Lettres de jeunesse*, et des fragments de son premier journal intime, publiés par M. Bernard Bouvier.

C'est ainsi que ces mêmes *lettres*, qui nous le montrent s'enivrant de science et de contemplation, nous le montrent aussi préoccupé

d'agir : il n'oublie pas qu'aux années d'étude doivent succéder les années de production ; d'Heidelberg ou de Berlin, il s'intéresse à ce qui se passe dans sa petite patrie¹, s'interroge sur ses aptitudes et esquisse un programme d'action. Ce programme est vaste, comme tout ce que concevait son esprit ; ici encore il est dominé par ce « besoin de totalité » qui fait à la fois sa grandeur et son impuissance. Il ne s'agit de rien de moins en effet que de promouvoir la vie spirituelle, dans les directions les plus diverses (littérature, science, art, philosophie, pensée religieuse), et d'amener ainsi la Suisse romande à prendre conscience d'elle-même. De telles idées étaient alors relativement nouvelles ; elles ne sont pas encore devenues banales ; c'est pourquoi j'ai pensé intéresser les lecteurs de l'*Educateur* en leur présentant quelques remarques sur cet aspect, peu connu, de la pensée et de la vie d'Amiel.

Amiel aimait à considérer les nationalités comme des individualités collectives, et à assimiler leur destinée à celle d'un individu². Comme un individu, une nation n'a-t-elle pas une âme qu'on voit s'éveiller, grandir, manifester son originalité par sa littérature, sa religion, sa philosophie (ces créations de l'âme collective) ? De même, encore que les individus, par cela seul qu'ils sont, exercent une influence sur les autres individus, de même « les nations font sans le vouloir leur éducation mutuelle³ ». Chaque nation a ainsi sa mission, sa tâche qu'elle seule est capable d'accomplir et qu'elle

¹ Il envoie de Berlin plusieurs articles à la *Bibliothèque universelle*, dont un sur *Jean de Müller et ses continuateurs* ; ses lettres à Vuÿ contiennent de longues discussions sur les nouveautés littéraires de Genève ; on l'y voit suivre, avec un douloureux intérêt, les péripéties de la révolution de 1847-48.

² Ce point de vue a donné naissance depuis à une discipline spéciale, l'ethnopsychie, qui se propose justement de faire pour les types nationaux ce que la psychologie fait pour les types individuels : les saisir dans leur originalité, ramener toutes les manifestations de leur activité à un principe commun, qui en donne l'explication ou la formule.

³ *Journal intime*, 15 février 1871. — On voit quel rôle essentiel l'idée d'éducation joue dans la vie spirituelle d'Amiel, et comment il l'élargit jusqu'à en faire un principe d'explication universelle, une métaphysique. — Au soir de sa vie, il se plaît à voir dans la multiplication des rapports entre nations, et dans l'interdépendance économique qui les lie toujours plus étroitement, des conditions favorables à cette éducation des nations les unes par les autres (*Journal intime*, 13 janvier 1879). Il eût applaudi sans doute à cette pensée sur laquelle M. Maurer a terminé la première leçon de son cours d'ethnopsychie littéraire à l'Université de Lausanne : « L'âme humaine est avant tout une grande mutualité spirituelle, où, tour à tour, les nations donnent et reçoivent. » (*Gazette de Lausanne* du 2 novembre 1921.)

se doit à elle-même d'accomplir ; cette mission se résume en ceci : devenir tout ce qu'elle est capable de devenir, ou, pour emprunter un terme au vocabulaire philosophique, réaliser son être.

Considérant donc de ce point de vue la situation de son pays, Amiel aboutissait aux conclusions suivantes : la Suisse (en particulier la Suisse romande, au delà des limites de laquelle, à cette période de sa vie, il n'élargissait guère son intérêt), n'est pas encore constituée comme nationalité ; elle n'a pas encore réalisé son unité. Cette unité, que ni l'histoire ni la race ne lui ont donnée, il faut donc qu'elle la conquière ; ce sera une unité spirituelle. Toute unité nationale profonde est d'ailleurs spirituelle¹. Il faut donc que, prenant conscience de ce qu'elle est en puissance, elle s'applique à le réaliser. Pour cela, il faut que quelqu'un lève un drapeau, autour duquel se grouperont toutes les forces du pays ; ainsi se constituera, dans les cantons romands, un esprit public, une unité morale².

Amiel rêvait d'être celui qui élèverait ce drapeau et fonderait ainsi l'unité nationale de la Suisse romande. Cette préoccupation est visible dans la thèse qu'il présenta, au printemps de 1849, sur ce sujet : « *Du mouvement littéraire dans la Suisse romane et de son avenir.* » Après avoir dressé en quelque sorte le bilan de la production littéraire de la Suisse romande, il s'applique à caractériser, d'après les ouvrages qu'ils ont produits, l'esprit des trois grands cantons romands. On y peut relever mainte remarque juste et suggestive. Neuchâtelois et Genevois lui paraissent se ressembler beaucoup par leurs qualités (précision, logique, netteté) et par leurs défauts (tour d'esprit critique et négatif, âpreté). A ces caractères s'opposent chez les Vaudois la tendance spéculative et poétique, des pressentiments confus, de l'enthousiasme, une certaine vivacité de coup d'œil, mais tout cela confus, embrouillé, à l'état d'ébauche. « L'esprit genevois (et neuchâtelois) trouve ce qu'il cherche, mais il ne cherche pas assez profond ; l'esprit vaudois cherche plus avant mais il ne trouve pas tout ce qu'il cherche » (p. 35). Ainsi, ces deux esprits se complètent l'un l'autre ; Genevois, Neuchâtelois et Vaudois ont à apprendre les uns des autres ; ils doivent s'appliquer

¹ Une « nationalité ne se fonde que sur une base spirituelle... sur une parenté profonde... de souvenirs, d'émotions, d'espérances et d'éducation », écrira-t-il un peu plus tard dans sa thèse sur *Le mouvement littéraire dans la Suisse romane* (p. 26).

² Cf. fragment de son journal du 15 novembre 1848, publié dans le *Journal de Genève* du 26 septembre 1921.

à tempérer leurs défauts par les qualités opposées de leurs voisins. Il faut donc organiser de fréquents échanges intellectuels entre cantons, multiplier les occasions de se connaître et de travailler ensemble ; un des moyens qu'il préconise à cette fin est la création d'une Université suisse romande¹.

Mais quel sera le drapeau autour duquel se grouperont les trois cantons romands ? Ce sera, d'une part, l'esprit de la réforme, d'autre part, l'idéal démocratique. Non pas le calvinisme historique : quelle que fût l'admiration d'Amiel pour le rôle joué par Calvin à Genève et dans le monde, il voyait clairement que le calvinisme devait se libérer des formes pétrifiées du passé, et devenir ce qu'il est dans son principe : la religion de la conscience et de la personnalité. Et pas davantage la démocratie telle qu'il la voyait fonctionner à Genève ; à peine née des convulsions de la Révolution, la démocratie n'a pas encore réalisé son principe, principe positif, constructif, et non seulement négatif ; s'affranchissant de toute loi extérieure, elle doit découvrir en elle-même sa règle, son but, son devoir (cf. p. 41)².

C'est en collaborant à cette double tâche — réaliser l'idéal religieux de la réforme et l'idéal politique de la démocratie — que les cantons romands trouveront leur unité spirituelle ; c'est là la mission qu'Amiel assigne à notre pays. Sur un autre plan, il lui en assigne une seconde, découlant, celle-ci, de sa situation géographique. Placée en effet au point de contact de deux civilisations, la Suisse romande — et la Suisse tout entière — peut jouer un rôle qu'aucune nation ne peut jouer mieux qu'elle, le rôle d'intermédiaire et de médiateur spirituel. Voici en quels termes Amiel le définit :

« Appendus aux flancs des Alpes comme un essaim immense, nous pouvons envoyer au Midi, à l'Est et à l'Ouest des abeilles

¹ En invitant les cantons romands à constituer une « patrie morale », Amiel ne perd pas de vue l'unité, nécessaire à ses yeux, de la Suisse tout entière ; il n'est pas un sécessionniste. Mais il entend que cette unité se réalise autrement que par l'assimilation, ou la majorisation des minorités ethniques. Cf. p. 45 : « on peut concevoir la Suisse unie autrement, chaque génie se faisant son droit, vivant de sa vie, enrichissant l'autre et lui empruntant tout à tour ; la Suisse romande se pénétrant de la suisse germanique, et la comprenant sans se laisser effacer par elle, apportant enfin dans le mariage politique qui les associe une personnalité, non une esclave. A ce point de vue, plus la vie de la Suisse romande sera intense, plus la patrie commune y gagnera ».

² On trouvera dans le *Journal intime* de nombreux textes qui précisent sa pensée sur ces deux points essentiels ; ses considérations sur l'évolution nécessaire du protestantisme, et sur l'éducation à la démocratie sont à retenir, entre ce qu'il a écrit de plus juste et de plus profond.

travailleuses qui nous rapportent de l'Italie le goût des arts, de l'Allemagne la pensée sérieuse et profonde, de la France l'élan rapide et la vigueur nette, et de tous ces trésors divers composer un miel un peu montagnard et âpre, s'il le faut, mais tonique, salubre, et, à tout prendre, agréable » (p. 53). Ces considérations peuvent ne plus paraître bien neuves aujourd'hui; mais il ne faut pas oublier qu'Amiel les énonçait avant que se dessinât le mouvement qui a fait de la Suisse le centre de l'organisation internationale de l'Europe et qui a abouti au choix de Genève comme siège de la Société des Nations.

Telles sont les grandes lignes de cet essai. C'était un manifeste et un programme d'action.

(A suivre.)

LOUIS MEYLAN.

L'ESPÉRANTO A L'ÉCOLE

A la suite de plusieurs articles ou entrefilets de la *Gazette de Lausanne* relatifs à ce sujet, dans lesquels l'Institut J. J. Rousseau et ses collaborateurs nous ont paru directement visés, nous avons adressé à la *Gazette de Lausanne* la lettre suivante. Quoique le directeur ait refusé de l'insérer, les considérations qu'elle fait valoir intéresseront peut-être nos lecteurs.

Genève, 21 novembre 1921.

Monsieur,

Puisqu'un grand nombre de vos lecteurs discutent en ce moment-ci l'introduction de l'espéranto dans les écoles, permettez-moi de les inviter à recueillir soigneusement tous les faits établissant une influence fâcheuse de la langue auxiliaire internationale sur le français parlé ou écrit de nos écoliers.

S'ils veulent bien nous communiquer ces faits, ceux-ci seront consciencieusement étudiés, en même temps que ceux qui nous seront apportés en sens contraire, dans une conférence internationale que l'Institut J.-J. Rousseau convoque pour le mois d'avril 1922, afin de discuter les questions qui se rattachent à l'enseignement de l'espéranto dans les écoles et les expériences faites sur ce sujet en divers pays.

Avant que les faits aient parlé, je prends la liberté d'attirer l'attention de vos lecteurs et correspondants sur les remarques suivantes que me suggèrent notamment les lettres si douloureusement instructives de M. Ph. Godet.

1. La crise du français tient pour une part au peu d'intérêt qu'excitent dans le public en général les questions de langue, au peu d'importance qu'on attache à la correction grammaticale. N'est-il pas permis de penser que l'enseignement à tous d'une grammaire parfaitement logique réveillera cet intérêt, et que la langue maternelle en bénéficiera comme les langues étrangères et les langues mortes ?

2. Le laisser-aller général en matière de langage tient certainement chez nous pour une large part à l'influence fâcheuse qu'exercent les traductions

hâtives d'actes officiels, à ce qu'on a appelé le français fédéral. Que deviendrons-nous si à cette influence s'ajoute celle, qu'on discerne déjà, du français de la Société des Nations avec ses rapports traduits de l'anglais et de tous les idiomes du globe ?

N'est-il pas permis de penser que l'usage généralisé d'une langue auxiliaire autre que le français est un des seuls moyens que nous avons de protéger notre langue ?

Veillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

PIERRE BOVET.

PARTIE PRATIQUE

DESSIN

Le chêne

Bien peu de plantes présentent autant d'intérêt pour le décorateur que le chêne ; sans parler de la beauté de l'arbre et de sa magnifique silhouette, ses feuilles très lobées et ses fruits contenus dans de jolies cupules sont, à eux seuls, une mine très riche de motifs ornementaux.

Dans tous les degrés, on peut faire une étude du chêne, mais c'est surtout au degré supérieur qu'un dessin précis pourra être fait avec le plus de profit. Les élèves dessineront un petit rameau en observant attentivement la position et la forme des feuilles, des fruits, tout en évitant de multiplier les détails à l'excès (voir fig. 1, 2 et 3).

Bien documentés, les élèves pourront essayer quelques applications décoratives.

Avec les glands, ils chercheront le décor d'un plat ou d'une assiette (fig. 4). Une autre fois, on pourra leur demander d'ornez une surface triangulaire en se servant de la feuille et du gland. En juxtaposant plusieurs de ces triangles, on obtiendra un fond orné du plus joli effet.

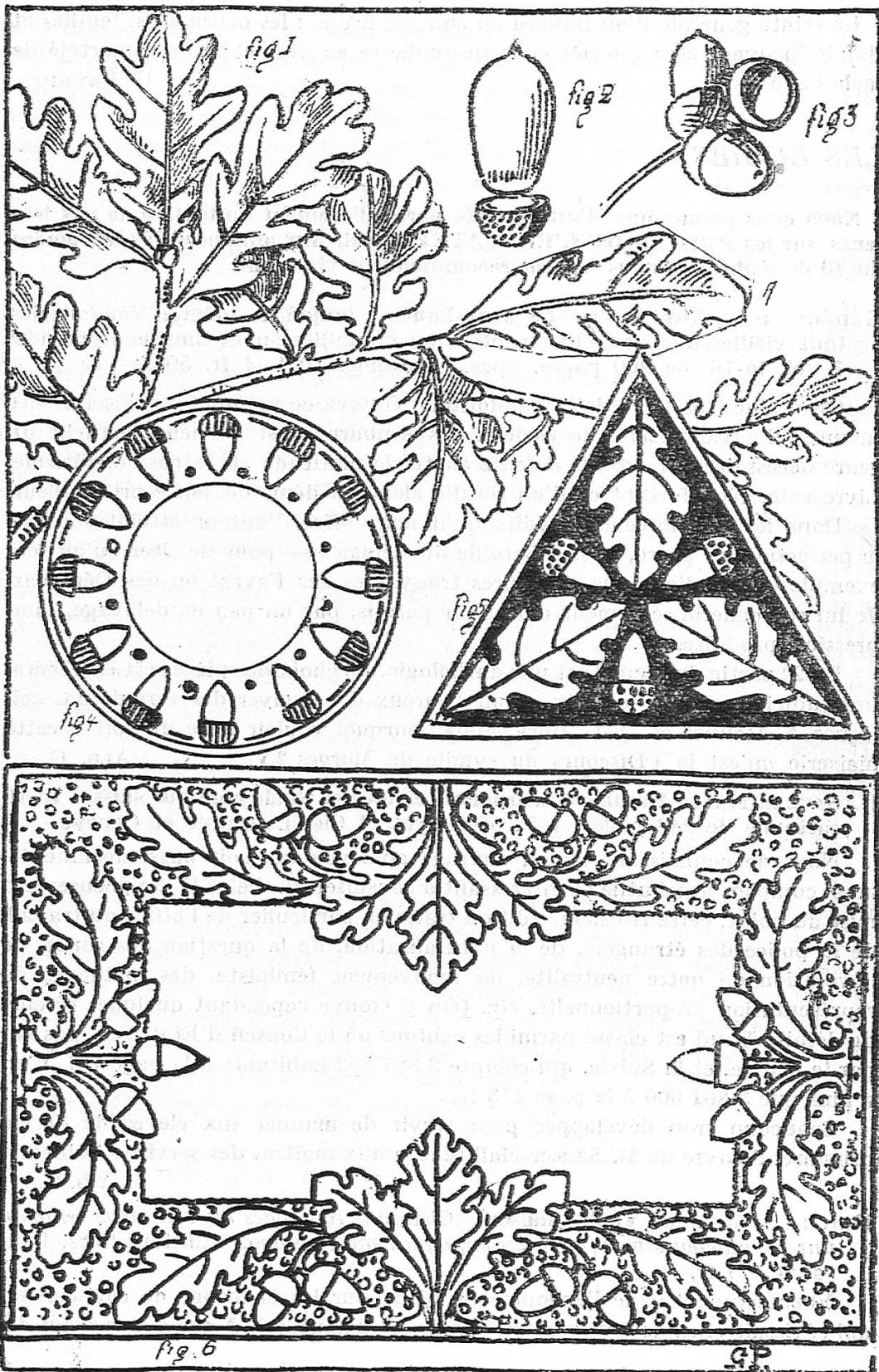
Il va sans dire que, pour la recherche de ces ornements, la plus grande liberté doit être laissée à chacun.

Une autre composition décorative, un peu plus compliquée peut-être, pourra être demandée aux élèves, c'est le décor d'un buvard pouvant être exécuté en cuir repoussé (fig. 6).

La décoration d'un buvard, comme d'ailleurs celle d'une table ou d'un tapis, doit être placée sur les bords plutôt qu'au centre. Il faudra dessiner des motifs ayant pour axe de symétrie les axes du dessin. Le croquis (fig. 6) n'est qu'une simple indication de ce qui pourrait être fait.

Couleurs. — Le plat (fig. 4) peut être peint de bien des façons différentes. Mais, en principe, un fond clair sous un décor foncé est toujours préférable. Le fond clair est d'ailleurs plus facile à passer que le fond sombre.

Pour le triangle, on peut, par contre, faire un fond plus foncé que l'ornement, car ce fond ne représente qu'une petite partie de la surface totale.



La teinte générale d'un buvard en cuir est brune : les ornements, feuilles et glands, peuvent être coloriés en brun-rouge et en vert et le fond martelé de taches brunes.

G. PAYER.

LES LIVRES

Nous nous permettons d'attirer très particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les PRIMES DE L'ÉDUCATEUR (voir aux annonces dès le numéro du 10 décembre) et nous les leur recommandons vivement.

GÉDÉON DES AMBURNEX. *Ce Jean-Louis... toujours le même. Vaudoiseries tant vieilles que nouvelles, contées ou grappillées pour amuser le monde.* 1 vol. in-16, de 200 pages. Spes, Lausanne, 1921. 4 fr. 50.

On a abusé naguère de la vaudoiserie. Ouvrez ce volume : vous serez vite rassurés. La vaudoiserie de Gédéon des Amburnex est à l'heure actuelle un genre nécessaire, un acte de défense contre la platitude et le cosmopolitisme. Livre sain, réconfortant et d'un souffle élevé en dépit de son esprit railleur.

Dans les 26 morceaux inédits qu'il nous offre, l'auteur atteint souvent la perfection du genre, et sa « Bataille du Léman » — pour ne citer qu'un seul exemple — est digne des meilleures trouvailles des Favrat ou des Dénéraz. Je lui reprocherai seulement d'affaiblir parfois, par un peu de délayage, l'impression produite.

La 2^e partie du recueil est une anthologie. Le choix des pièces est en général fort judicieux et nos lecteurs seront heureux d'y trouver des vers de nos collègues A. Roulier et H.-L. Bory. Mais pourquoi vouloir faire un sort à cette niaiserie qu'est le « Discours du syndic de Morges ? »

ALB. C.

G. SAUSER-HALL. *Manuel d'instruction civique et Guidé politique suisse.* In-16 cartonné de 248 pages, 4 fr. 50. Payot et Cie, Lausanne et Genève.

Nous ne connaissons aucun ouvrage analogue qui soit aussi documenté, aussi complet, aussi utile et intéressant à consulter que celui-là. Soigneusement mise au point, cette troisième édition traite en particulier de l'office du travail, de la police des étrangers, de la naturalisation, de la question des zones, de l'évolution de notre neutralité, du mouvement féministe, des méthodes de représentation proportionnelle, etc. (On y trouve cependant quelques erreurs de détail : Vaud est classé parmi les cantons où le Conseil d'Etat n'est pas élu par le peuple, et la Suisse, qui compte 3 887 352 habitants à la page 101, n'en a plus que 3 861 000 à la page 113 !)

Beaucoup trop développée pour servir de manuel aux élèves de l'école primaire, l'œuvre de M. Sauser-Hall rendra aux maîtres des services éminents.

ALB. C.

EMILE LAUBER. *La Vieille maison. Chansons romandes du bon vieux temps à une ou plusieurs voix, avec accompagnement de piano.* Editions Spes, Lausanne. 5 fr.

Vous souvient-il de l'engouement bête pour les chansons de café-concert qui sévissait chez nous il y a une vingtaine d'années ? Nous avons réagi dès

lors, Dieu merci. En cela, comme en d'autres domaines, on est revenu aux sources nationales et populaires. Des compositeurs de grand talent — pensez à Doret ou à Jaques-Dalcroze — ont su exprimer avec bonheur le génie de la race, et l'on a remis en honneur les vieilles chansons du terroir. C'est à cette réaction salutaire que contribue M. Emile Lauber en nous offrant aujourd'hui 12 chansons, dont la maison Spes a fait un élégant album en deux couleurs orné d'originales silhouettes de M^{lle} A. Perrenoud. ALB. C.

Mme J. BALLEZ. **Mon livre vert.** Payot et Cie, Lausanne et Genève, 1921. 64 pages. 2 fr. 50.

Comme ses devanciers, *Mon livre rouge* et *Mon livre bleu*, ce joli manuel est destiné avant tout à l'enseignement de la lecture et de l'orthographe, mais on pourra l'utiliser aussi pour la grammaire, la calligraphie et le dessin. Difficultés soigneusement graduées, petits textes intéressants, illustrations nombreuses et bien faites, susceptibles d'être facilement reproduites par les élèves, et de fournir la matière de nombreux exercices d'observation et d'élocution, telles sont les principales qualités de ce petit livre qui, comme les précédents, vise spécialement les classes d'arriérés, mais qui sera partout le bienvenu et rendra partout d'excellents services. H. L. G.

LINA BÖGLI. **En avant.** *Lettres écrites pendant un voyage autour du monde.* Adapté de l'anglais et de l'allemand par M^{me} Gabrielle Godet. Un beau volume de 334 pages. 5 fr. Payot, Lausanne et Genève. 1922. 8^e mille.

Félicitons le bon éditeur Payot de nous offrir pour nos étrennes cette nouvelle édition de l'œuvre « tonique, instructive et savoureuse » de Lina Bögli. Ce volume est le type par excellence du livre à lire en classe ou à faire lire aux élèves — à partir de 12 ans — et c'est en toute sécurité que les parents peuvent l'offrir à leurs enfants, bien qu'*En avant* ne ressortisse en rien à la littérature dite « pour l'enfance », et que les adultes l'apprécient et le goûtent plus encore que les jeunes. ALB. C.

BENJAMIN VALLOTTON. **Achille & C^{ie}.** 255 pages. F. Rouge, Lausanne, 1922.

Nos lecteurs n'attendent pas de nous l'analyse du dernier roman de M. Benjamin Valotton ; cette analyse, ils l'ont lue dans tous nos quotidiens, dans toutes nos revues. Nous voudrions remarquer seulement combien cette histoire un peu caricaturale est vivante et combien — malgré quelques défauts — elle mérite d'être lue. Il en faut souligner aussi la portée morale. Œuvre de défense nationale contre certaines mœurs douteuses, elle rappelle en cela la *Famille Profit*, bien qu'elle n'en ait pas l'envergure. ALB. C.

MARGUERITE PICCARD. **Les bas bleus.** 1 vol. in-16, de 172 pages. — Spes, Lausanne, 1921. 3 fr. 75.

Si vous cherchez des histoires à lire ou à faire lire aux enfants pour contribuer à leur éducation morale, voilà votre affaire. Ces sept « histoires pour garçons et filles », personne ne les lira sans plaisir ni sans émotion. Ecrits sans mièvrerie, sans prêchi-prêcha, avec un sain réalisme et une simplicité de bon aloi, ces récits peuvent être recommandés sans réserve. ALB. C.

HÉLÈNE GOLDBAUM. Travaux de vannerie et de raphia à exécuter par les petits et les grands. Paris, F. Nathan, 1921. 3 fr. 75.

Avec ses explications sobres, claires et pratiques, ses admirables photographures (3 tableaux, 100 figures, représentant 130 objets terminés ou en voie d'exécution, procédés ou tours de main) cet excellent guide fera le bonheur des enfants, filles ou garçons, qui ont le goût du travail manuel. Il pourra servir à cultiver ce goût et même à le faire naître. ALB. C.

Les deux plus beaux contes de fées. Editions Spes, Lausanne, 1921. 2 fr. 75.

A la bonne heure ! Voici un petit livre d'étrennes plein de goût, qui ne se croit pas obligé d'être une « nouveauté », et qui nous conte bravement *Cendrillon* et *Le petit chaperon rouge*. Comme il faut bien que quelque chose soit nouveau cependant, cet album est illustré de 5 délicieux hors-texte de David et Daniel Burnand et de 7 élégantes et fines silhouettes de F. Philipp, un maître du genre. Alb. C.

PARTIE NARRATIVE

TRAVAIL POUR MONSIEUR DUVILLARD

ou

OBSERVATION PSYCHOLOGIQUE D'UN ENFANT

Introduction

Reine-Marie a six ans.

Reine-Marie est maigre et grande. Le soir, à la lampe, elle est sombre comme une nuit d'Escalade : Cheveux, sourcils, grands yeux foncés, noirs. De jour, elle est châtaine avec des yeux gris. Je ne devrais parler que d'elle, mais elle joue toujours avec Etiennette.

Petite Etiennette qui, matin ou soir, est ronde et blonde comme un jour d'été.

Chapitre premier

qui traite des perceptions et sensations, de leur acuité et du point de vue quantitatif et qualitatif.

Reine-Marie déjeune à Confignon. Confignon, c'est la table couverte de bonnes choses et la porte ouverte sur le jardin plein de soleil, de fruits et d'abeilles. Et c'est surtout Grand'mère.

Grand'mère s'occupe de Reine-Marie ; elle lui a servi des confitures exquis. Les yeux de la petite apprécient tout cela.

Une guêpe « fait de l'équilibre » sur le pot jaune. Elle descend le long de la cuiller.

« Est-ce que les guêpes sont aussi gourmandes ? » Le mot « aussi » divertit Grand'mère.

Soudain Reine-Marie hurle douloureusement, le visage transformé en masque tragique du plus grand effet.

Quelle émotion ! elle a sûrement avalé une guêpe !

« Ouvre ta bouche ! montre-moi vite ! Était-ce une guêpe ? Reine-Marie ? Dis ? Mais tais-toi un instant et réponds-moi ! » Grand'mère est bouleversée... (John, une fois qu'il mangeait une tartine à Anières...)

Reine-Marie s'apaise un peu. Elle articule maintenant : « Je faisais tellement attention et elle a coulé quand même sur mon pouce. »

Il s'agit de la confiture et de cette sensation gluante si désagréable....

Etiennette que la scène a intéressée un moment au point de la tenir immobile conclut en replongeant son visage dans le bol de lait : « Elle pleure mais. »

« Mais » placé ainsi signifie ironiquement « encore ».

Deuxième partie du chapitre premier qui tend à exprimer la richesse des perceptions et leur exactitude et dans lequel l'auteur confond perceptions et intuitions.

Maman promène ses fillettes dans le chemin des haies. Les haies jaunissent.

Il faut enguirlander l'impétueuse Etiennette de tout ce qui est rouge, roux ou doré, — et il faut cueillir des baguettes à l'insistance tranquille de Reine-Marie. Et parfois, maman obéit à ses petites filles, l'esprit ailleurs, — hélas !

Alors Reine-Marie retient la main qui lui tend une branche et demande avec inquiétude : « Pourquoi, depuis quelque temps, es-tu toujours triste en dedans ? »

Chapitre III

par lequel Monsieur Duvillard verra que l'auteur ne suit pas méthodiquement le « Plan d'observation psychologique d'un enfant » mais se donne beaucoup de peine pour traiter le sujet « associations, et prédominance des associations intérieures. »

Le premier août, on fait un grand feu sur « Les Roches » à la tombée de la nuit. On s'y rend après la lecture du Pacte d'alliance au Temple, quand les cloches de partout sonnent. Le docteur fait un discours pétillant comme le brasier. Les gens chantent. La fanfare joue, et, lorsque les flammes baissent, on allume des lanternes vénitiennes.

La première fois, devant le feu immense s'élançant dans le ciel rapproché par la nuit, Reine-Marie a hurlé. Et au milieu des sanglots on comprenait « Pauvre Bon Dieu, il va être tout brûlé. » Papa s'ingéniait à la faire taire, car le discours était commencé. Peine perdue.

Le grand frère est intervenu habilement :

— Ne t'en fais pas, Minette. Regarde, le ciel est assez grand pour que le Bon Dieu se promène d'un côté pendant que l'autre brûle.

Reine-Marie s'est calmée brusquement, tant les choses logiques lui font d'impression.

Cette propension à trouver des associations intimes lui rend de grands services. Elle l'exploite inconsciemment en sophismes innocents. Ainsi :

Elle rentre de Confignon en tram. Grand'mère lui a donné un porte-monnaie, un vrai, qui se boutonne. La petite est fière, joyeuse, transportée par ce cadeau de « grande fille ». Elle ne parle pas, mais toute sa longue petite figure jouit, ses mains retournent et caressent le trésor. Dans le tram éclairé par toutes ses lampes, le porte-monnaie est superbe : les petites taches qu'on y voit de jour ont disparu sous cette lumière. Un gros monsieur sourit sur son double menton du bonheur de Reine-Marie. Et comme cela arrive souvent, par jeu, il jette la confusion dans cette joie.

— Je n'ai point de porte-monnaie. Veux-tu me donner le tien ?

Détresse. Les yeux noirs s'humectent. La bouche et le cou se serrent. Refuser, Reine-Marie n'y songe même pas. Il est trop évident qu'une petite fille peut se passer de porte-monnaie, mais un gros monsieur ? Chagrin, révolte, crainte, tout cela brûle la figure de la petite. Un effort.

Une tension.

Puis tout s'apaise et le rayonnement reparaît, tremblotant avec une pointe de victoire.

— Je ne peux pas te le donner puisque c'est Grand'mère qui me l'a donné. On ne donne pas les cadeaux qu'on reçoit. Cela ne se fait pas et ça ferait sûrement de la peine à Grand'mère. »

Le gros monsieur rit avec son double menton et son ventre cette fois ; il caresse la tête brune d'une main potelée et dit :

— Tu n'es pas bête, tu te tireras d'affaire.

Reine-Marie ne s'en soucie pas. Elle s'occupe tendrement du porte-monnaie qui lui appartient — davantage, maintenant qu'elle a trouvé un syllogisme pour le posséder toujours.

(A suivre.)

J. BACHOFEN-ALBARET.

TABLE DES MATIÈRES

Cinquante-septième année de l'*Educateur*.

Bovet, P. et *Chessex, A.* Pour commencer l'année, 1. — *La rédaction.* A nos lecteurs, 367.

Education, enseignement, école.

Bovet, P. Avant de choisir la carrière pédagogique, 20. La vocation pédagogique, 65. Un beau livre, 184. Programme minimum, 209. Un bel effort : les écoles supérieures danoises, 290. — *Briod, E.* Le bilan d'une discussion, 241. — *Chantrens, M.* C'est un peu notre faute, 70. — *Chapuis, P.* L'école unique et les compagnons, 343. — *Chessex, A.* L'autre tournant, 5. L'école sur mesure, 26. Trois projets, 81. Autorité et discipline, 161. L'autonomie des écoliers : précautions à prendre, dangers à éviter, 246. Réponse à Ponocrates, 313. A propos des retenues, 351. Le travail collectif à l'école, 391. — *Claparède, Ed.* Pour que les examens de recrues servent à quelque chose, 296. — *Descœudres, A.* Souhaits, 17. La bonté, 289. L'établissement central d'observation de Moll, 305.